

Dominique BRETON

Le paysage, une figure d'autoportrait

D'un tempérament méditatif, Dominique BRETON voit dans la nature le visage terrestre du créateur. Il lui est impossible de créer sans un contact direct et renouvelé avec le spectacle qu'elle met chaque jour sous ses yeux. Elle la vénère en toute saison, tout en élaborant sa peinture en deux temps, travaillant d'abord en plein air pour achever ensuite l'ouvrage à l'atelier, quand la météo se fait moins clémente.

Pratiquant le dessin avec une réussite incontestable, Dominique compose avec aisance, s'accommodant tout aussi bien d'un bouquet de dahlias que d'une marine venteuse ou d'un portrait. Mais il semble que le paysage correspond tout à fait à son tempérament. Pour parfaire sa palette, elle se sert d'innombrables échantillons de tissus qui lui permettent de retrouver toutes les nuances de la nature, lorsqu'elle doit retravailler le motif à l'atelier. Quand elle peint, elle écoute de la musique, absorbant la beauté par l'esprit en gardant ses sens en éveil.

Chez elle, la pureté des ombres, les reflets fugitifs des eaux, les plus humbles chemins de campagne donnent lieu à une traduction plastique originale. Si l'art du paysage certes demeure une expérience relativement classique, chaque peintre a la capacité d'apporter sa vision de la toile (...)

Luis PORQUET, écrivain et critique d'art



Jean-Pierre LE FÈVRE

Le goût des autres

Peintre et dessinateur prolifique, Jean-Pierre LE FÈVRE, né à Caen en 1933, est « entré en peinture » vers 1960, après des études à l'École des Beaux-Arts de Caen, où il bénéficie de 1949 à 1953 de l'enseignement de L.-E. Garrido.

Depuis cinquante ans, l'artiste, qui a élu domicile en 1973 à Saint-Lô, construit une œuvre intimiste, s'inspirant, dans sa thématique, du quotidien, mais un quotidien dépouillé de l'accidentel : simples travailleurs de la terre ou de la mer, artisans et petits métiers des campagnes normandes, d'Afrique et d'Asie ; une humanité ordinaire, appréhendée dans « ses plaisirs minuscules », mais aussi la femme, croquée dans son intimité ; toutes figures sublimes par la force du trait, la hardiesse des compositions et l'éclat du chromatisme.

Jean-Pierre LE FÈVRE excelle à capter les mouvements, l'instantanéité du geste, ébauche simplement les visages et confère une intemporalité à ses héros de la rue, des marchés, des campagnes ou des ports...

Un travail perpétuellement remis en question et toujours en devenir, comme le souligne lui-même l'artiste, en quête d'une facture de plus en plus épurée, d'une simplification formelle, à la limite de l'abstraction, servie par une maîtrise exceptionnelle de la peinture acrylique, dont il exploite sur la toile marouflée sur bois les infinies possibilités en des harmonies chromatiques chaudes et vibrantes.

Ses œuvres partent toujours de la réalité extérieure, mais sur un mode de moins en moins objectif ou de moins en moins figuratif, les formes n'expriment de plus en plus que le nécessaire ; en somme la « synthèse » chère à Van Gogh, Gauguin ou Matisse.

Son langage émotionnel, canalisé par la simplification graphique, la rigueur des contours et l'austérité géométrique de la composition se traduit dans ses perspectives insolites, sa palette audacieuse, associant en des aplats subtils les jaunes vifs, les éclatants vermillon, carmin ou pourpres, aux délicats mauves ou turquoise, à l'ample gamme des verts.

Dans des tableaux très structurés, il apporte une monumentalité et une universalité à ses personnages les plus humbles, qu'il érige, par le choix de la frontalité et de visages indéfinis, à hauteur d'icônes ou d'archétypes. À la rigueur de ses compositions et à la fermeté du dessin, il sait opposer la sensualité de couleurs flamboyantes et irréelles qui construisent savamment l'espace et recréent le monde, son monde, si opulent, si envoûtant.

Ses personnages, silhouettes allusives animant des scènes de rue, ou figures massives, immortalisées dans les gestes les plus simples trahissent sa conception de l'univers, son pouvoir d'émerveillement devant lui, en même temps que sa nostalgie d'un passé, d'un mode de vie agraire révolu qui plaçait encore dans sa jeunesse l'homme au cœur du monde ; un monde, rongé désormais par la solitude liée à l'industrialisation. Le peintre devient par là-même, avec discrétion et ferveur, un témoin attentif d'un univers qui disparaît, entre autres celui de notre terroir normand, et accorde ainsi un peu d'éternité à l'humanité qui s'est un jour offerte à ses yeux.

Brigitte BÉRANGER-MENAND, historienne de l'art (extrait)



Photo : Jacques BLONDEL

Julia LEGOUX

Julia LEGOUX se sent profondément ancrée au Cotentin où elle est revenue s'installer depuis quelques années. Peu attirée par l'agitation un peu stérile des grandes villes, elle considère la solitude comme synonyme de liberté. Autodidacte, elle ne cesse de douter. Ce sentiment serait-il donc l'un des ressorts de sa peinture ? Ce qui est sûr, c'est que Julia Legoux est une femme de caractère, un tempérament comme on dit. Elle a le sens de la formule et s'exprime aussi bien par les mots que par le pinceau.

Dotée d'une énergie hors du commun et prenant son destin à bras-le-corps, Julia LEGOUX dialogue sans cesse avec la toile. « Il arrive un moment où c'est elle qui décide. Si je ne l'écoute pas, elle me rejette. Je pars de mon désir de peindre et j'affronte le vide. La matière jaillit tout à coup puis, peu à peu, elle se structure. Il me faut alors obéir à l'autonomie du tableau. » D'abord figurative, puis abstraite (ce fut, soulignons-le, une période intensément féconde), Julia est revenue à la figuration, mais en puisant au plus profond de son être, là où gisent les pépites héritées de la petite enfance. Son attrait pour les femmes orientales provient de cette période lointaine où chaque objet, insolite ou non, peut se teinter de merveilleux. Chez elle, ce furent de grands vases ramenés d'Extrême-Orient par un proche parent. La couleur est franche, affirmant une nette prédilection pour les rouges, les oranges, sans boudier pour autant les bleus, d'une profondeur limpide dans la « Princesse tibétaine ». Le peintre qui affiche sa préférence pour la peinture à l'huile, utilise des pigments minéraux naturels d'une très grande stabilité. Cela ne l'empêche pas d'exécuter de très belles gouaches qui atteignent, selon nous, une pureté peu commune dans le domaine de la nature morte.

Heureux métissage de culot et de retenue, Julia LEGOUX pratique peut-être une manière d'autoportrait sans le savoir. Ses jeunes femmes apparaissent souvent deux par deux. L'une des deux domine, l'autre est introvertie, métaphore de la dualité qui habite un peu chacun de nous. De surcroît, elles nous tournent le dos et arborent un port de tête royal et presque indifférent. En fait, elles regardent l'avenir. Leur nuque suggère un certain raffinement sensuel. On aurait presque envie de leur caresser les cheveux. « C'est la chair humaine qui est intéressante, commente le peintre. J'ai besoin d'exprimer ce qui la rend si proche. Quant à la « réussite », notion toujours très délicate, elle n'est pas fondée sur l'illusion mais la souffrance et le travail. Quand on est vrai, on traverse tout sans problème. On finit par être accepté... à condition qu'en face on ait quelqu'un qui soit lui-même dans le cheminement du vrai.

Luis PORQUET, écrivain et critique d'art



françoise LEMAÎTRE-LEROUX

Je connais le travail de Françoise LEMAÎTRE-LEROUX depuis de nombreuses années. Ses peintures captent à merveille cet instant fugace où le mouvement transcende le sport lui-même et où les protagonistes, qu'ils soient humains, machines ou animaux, entrent dans une nouvelle dimension, celle de la gloire et de l'héroïsme.

Nombre de peintres ont la capacité technique de reproduire la grandeur, mais ils n'ont pas cette perception intuitive du sport, cette conscience de l'effort, des sacrifices et de la douleur extrême qui sous-tendent chaque exploit sportif. Le résultat n'est pas une œuvre d'art mais plutôt une simple représentation d'une réalité qui n'est pas comprise.

Françoise LEMAÎTRE-LEROUX comprend parfaitement ce qui fait la puissance et la gloire du sport. Par son utilisation des couleurs primaires, par sa touche vigoureuse, par le choix de ses sujets, elle célèbre une force musculaire tout en grâce, et l'ensemble touche au sublime.

Je suis heureux d'avoir été sollicité pour écrire ces quelques mots et j'engage tous ceux qui aiment et admirent les grandes figures du sport à découvrir le travail de cette artiste.

Jean TODT
Président de la Fédération Internationale de l'Automobile



Claude QUIESSE

Né en 1938. Soulevé au tourbillon de la vague, l'expressionnisme visionnaire de Claude QUIESSE conjugue la véhémence des forces élémentaires et la douceur profonde des maternités. Mères et mer sont les images - côté havre, côté tempête - d'une même réalité résolue par le rêve, miroir de l'éternel antagonisme, principe de toute évolution. Ainsi la vertu de peindre tient-elle à ce regard de permanente récréation. Voyez, comme d'une toile à l'autre, les assauts de la tempête s'apaisent aux grands rythmes balancés des voiles et des filets. De plus près encore, observez ces gestes fouettés, dont participe le dessin autant que la couleur. Ils rappellent ceux du potier qui enroule insensiblement, dans la rotation du tour, l'argile docile au mouvement de la forme naissante. Chaque tableau de QUIESSE décrit une véritable genèse plastique, de l'image qu'il incarne au symbole qui la révèle. Le furieux malaxage de la pâte colorée ouvre le champ tactile d'une manière flagellée pour de lumineuses purifications. Un art de transmutation spirituelle qui efface la violence, étouffe le cri et porte le lyrisme jusqu'aux marches de l'imaginaire.

Jean CAILLENS, journaliste



Jean-Serge SEILER

Kant pensait que la finalité ultime de l'art c'est l'embellissement du monde. Dès lors le rôle de l'artiste c'est d'essayer... d'essayer d'y contribuer.

Le poète contemporain François Cheng écrit dans ses méditations que si le monde peut être sauvé il le sera par la beauté. Cependant les grands maîtres chinois enseignaient à leurs élèves que l'art véritable est dans l'humilité. L'impossible question est : « Qu'est-ce que la beauté ? »

J'ai lu que la beauté est dans l'œil de celui qui contemple - le fameux coup d'œil. La beauté est dans le cœur de celui qui contemple - le coup de cœur.

« L'essentiel est invisible pour les yeux, on ne voit bien qu'avec le cœur » dit le renard au Petit Prince.

J. S. Seiler



René VARDON

René VARDON émet en ses paysages un mouvement peu ordinaire, tout bonnement fascinant, tandis qu'une minutie de bonne tenue préside en ses marines où il ose et réussit de beaux effets d'ombre et de lumière.

Attentif à l'étrange par ses portraits ou sa vision vénitienne, René VARDON anime à la perfection certaines compositions plus intimistes en y développant avec brio un fabuleux pointillisme qui renforce plus encore sa recherche des vibrations de la lumière, et des couleurs dont il use avec une modération pleine d'élégance au gré d'impeccables mises en place gorgées de charme et d'une incomparable séduction.

André RUELLAN, critique d'art

